

Prix : 5 fr. le N^o

Le Réveil Breton

Revue d'action Régionaliste

Bulletin Officiel de la Fédération Régionaliste
de Bretagne

(UNVANIEZ ARVOR)

SOMMAIRE. — *L'ACTION de la FÉDÉRATION RÉGIONALISTE DE BRETAGNE.* - La Semaine bretonne de Nantes; 5^e, 6^e et 7^e journées. - *Rapport de la Section d'Histoire et de Littérature*, par YVON ÉVENOU-NORVÈS. - Séance de la Section d'Économie politique. - La Reconstruction économique de la Bretagne, par LOUIS GRILLET. - La Valeur économique de la Région nantaise, par M^e ABEL DURAND. - Séance de la Section d'Agriculture. - Conférence de CHARLES BRUN. - *La « Veillée bretonne »* de THÉODORE BOTREL. - Allocution de clôture, par JEAN CHOLEAU. - *Du Sentiment artistique en Bretagne*, par M^{me} MATHILDE DELAPORTE (fin). - *Le SOURIRE de l'ÉTANG*, poésie, par MARIE ALLO. - *PENSÉES*, par E. BLIVET (fin). - Les Bretons en Dordogne. - Note pour les Bureaux de sections. - Les prochains numéros du « Réveil Breton ».

ADMINISTRATEUR

A. MELLAC

10, rue du Gaz, LORIENT (Morbihan)

DIRECTEUR

Jean CHOLEAU

46, rue Poterie, VITRÉ (Ille-et-Vilaine)

PUBLICITÉ GRATUITE

Nous rappelons aux Membres de la « Fédération régionaliste de Bretagne », qu'ils ont droit à quatre lignes d'annonce gratuite dans chacun des numéros du « Réveil Breton. »

Ceux qui voudraient bénéficier de cette publicité sont priés d'adresser leur texte au plus tôt aux bureaux du « Réveil », à Vitré.

D'après nos prévisions, une centaine de nos adhérents, commerçants ou industriels, ont intérêt à se servir de nos insertions gratuites. Certains même pourraient allonger leur annonce et nous prendre un quart de page, une demie page ou une page entière qui leur seraient tarifées au plus juste prix.

La publicité du « Réveil » est excellente, parce qu'elle touche une clientèle nombreuse, répandue dans les cinq départements bretons et dans tous les centres de France et des Colonies.

A côté des commerçants et industriels adhérents, combien d'autres pourraient aider notre « Revue », tout en y trouvant leur profit, en adressant, par notre intermédiaire, leurs offres et demandes de renseignements, de livres, d'occasions, etc...

Nos adhérents doivent aussi agir auprès de leurs fournisseurs et solliciter d'eux des annonces payantes, à l'année, pour le « Réveil ».

MEUBLES CELTIQUES - JACQUES PHILIPPE

RENNES, 22, Rue Heche - Sculpteur-Décorateur

DENTELLES à la MAIN - OUVRAGES de DAMES

Modèles déposés -- Bonneterie

Mlle Marie-Antoinette RAULT

“ AU GUI ”

18, Place Bisson, LORIENT

Médaille d'Or à l'Exposition de Fougères 1921



Le Réveil Breton

L'ACTION DE LA FÉDÉRATION RÉGIONALISTE DE BRETAGNE

SEMAINE BRETONNE DE NANTES

5^e JOURNÉE (suite). — Mercredi 24 Septembre.

RAPPORT PRÉSENTÉ PAR M. Yvon EVENOU-NORVÈS
Vice-Président de la Section de Littérature et d'Histoire

Mesdames, Messieurs,

De nouveau, c'est par un hommage mortuaire et par l'évocation d'une chère mémoire qu'il convient que soient ouverts les travaux de notre Section. Il y a un an, c'était vers le souvenir d'Emile Masson qu'allait notre pensée émue. Cette année nous déplorons la perte de celui-là même qui présida durant de longues années la Section de Littérature et d'Histoire de la Fédération Régionaliste de Bretagne. Il le fit avec la plus parfaite distinction, avec un zèle attentif et fervent en dépit même de l'âge et de la maladie.

Quelles différences entre les âmes et les tempéraments de ces deux hommes : Coroller et Emile Masson ! L'un représentait la volonté calme, paisible et positive, la pensée obstinément laborieuse dans les voies larges et droites de la tradition et de la réalité. L'autre était l'esprit en tourment, ardent à conquérir les plus audacieuses chimères de l'idéalisme...

L'un et l'autre se rencontraient cependant ici, unis dans une même tâche et un même dévouement consacrés sans réserve à la cause bretonne. Que leur exemple et leur mémoire nous enseignent

que rien ne devrait pouvoir diviser les Bretons quand il s'agit de servir la cause du Pays, celle de sa langue, celle de sa vie...

... De M. Coroller on peut, dans toute sa plénitude et toute sa force, faire ce simple et magnifique éloge : ce fut un Breton. Il avait voué à la Bretagne le meilleur de sa lucide intelligence et, pour servir la Bretagne, c'est l'*Unvaniez* qu'il avait choisie durant ces dernières années pour offrir son effort généreux et le précieux acquit de sa précieuse expérience.

C'était un homme d'action. Dans le dernier rapport que, déjà souffrant, il produisit lors d'un de nos Congrès, il conviait ses compatriotes à faire, à réaliser chaque jour une chose, fût-ce une toute petite chose pour la Bretagne. Et il ajoutait ceci : " L'Homme qui plante un arbre, dit un proverbe américain, fait plus pour son pays que celui qui fait de beaux discours ". Ce proverbe me plaît, il reflète bien le génie pratique et réalisateur d'un grand peuple. Que vaut la parole, si éloquente soit-elle, si elle ne détermine pas un acte ?

" Tout le monde ne saurait planter un bois de chênes, mais en vérité, la pauvre ménagère bretonne, qui tient propre et coquette sa maisonnette, qui orne de fleurs son jardinet et sa fenêtre, qui parle le breton à ses enfants réunis autour d'elle, ne fait-elle pas plus que tous les discours qui, un jour d'élection, remuent de grands mots mols, sonores et vides ? "

L'exemple et la pensée de M. Coroller demeureront honorés et aimés dans la Fédération Régionaliste de Bretagne. Il n'était pas de ceux que la mort emporte tout entiers.

Et s'il n'y avait pas le témoignage toujours vivant de son propre effort breton, il demeurerait encore parmi nous quelqu'un qui sait maintenir plus ardente et plus vive la flamme que son esprit avait allumée et qu'il entretenait. Qu'il me soit permis de saluer de toute notre respectueuse sympathie notre collègue M^{me} du Guerny-Coroller. Il lui déplairait assurément que je trace ici d'elle l'éloge qui conviendrait à son mérite et à sa foi bretonne. Aucun de nous n'ignore la belle énergie féminine et celtique que représente son nom. Le deuil que répand parmi nous la mort de son regretté père est moins cruel quand nous savons que son œuvre est continuée par la tenace volonté bretonne, par la subtile et réalisatrice intelligence d'une de ces femmes exceptionnelles assurément dont la collaboration est précieuse et peut-être nécessaire dans l'effort collectif que nous voulons accomplir à l'*Unvaniez Arvor*.

Cette année ne nous a point apporté l'œuvre totale de force, de raison, de clarté, propre à illuminer triomphalement la pensée bretonne, l'œuvre du Barde, du romancier ou du dramaturge qui fera tressaillir par un accent de simple mais suprême beauté la conscience des Bretons, étonnant les autres peuples en témoignant l'extinguible ardeur du génie racial des Celtes armoricains...

Mais pas plus que les autres peuples nous n'avons à nous lamenter de l'absence d'un de ces Inspirés sublimes qui apparaissent une fois au plus par siècle et qui, dans notre temps d'affaires et de matérialisme, sont plus rares encore sans doute qu'ils le furent en aucun des âges de l'Humanité.

La guerre a fauché dans sa première fleur le génie des Bleimor...

Espérons. Et croyons malgré tout dans les générations qui vont venir...

Les cordes sont retendues aux harpes des Taldir et nous savons qu'elles peuvent vibrer encore de chants qu'on n'a pas entendus.

La Langue des Bretons n'est point morte. Ça et là autour de nous, maints Bardes jeunes et vieux murmurent de réconfortantes mélodies.

Feuilletons nos revues, nos journaux (trop rares et pauvres, hélas ! sont ceux qui accueillent les écrits bretonnants¹), le peuple de chez nous peut avoir, s'il le veut, de quoi bercer ses rêves et réjouir ses heures de repos.

Donnons le salut accoutumé à ceux qui font toujours naviguer contre vents et marées leurs barques où rétentit le chant de la langue des Pères :

Dihunamb ! où Herrien, tenacement secondé par Mellac, illustre et défend bellement le parler vannetais, où d'autres voix s'efforcent de prolonger l'accent de Jean-Pierre Calloc'h. Et, que Loëz Herrier lui-même, malgré son dur labeur de chaque jour, puisse avoir parfois la force de tenir éveillé encore le harde harmonieux qui double en lui le laboureur.

Buhez Breiz (1) en sa quatrième année passée, n'a point failli à sa tâche, grâce à Mocaër et à Ollivier. Elle nous apporte chaque mois, soit en Breton, soit en Français, mais toujours avec l'accent et avec la saveur du bon terroir breton, un reflet pur et clair de la vie de notre Bretagne.

L'Union, de Léon Le Berre, reste toujours la fidèle et ponctuelle amie de tous les patriotes, de tous les régionalistes, de tous les bons Bretons. C'est là que nous sommes accoutumés à trouver chaque semaine les échos précis de tout ce qui se prépare ou s'accomplit en Bretagne et hors de Bretagne pour l'idéal celtique. Sa page bretonne a toujours une saveur délicate et diverse. Et quant à la finesse, à l'érudition, à l'esprit des chroniques d'Abalor, principalement de ses études de critique littéraire et bretonne, ce n'est pas ici qu'il faut les révéler ni même souligner leur agrément et leur valeur.

D'Arvorig et de *Fêz ha Breiz*, que dirais-je également qui ne soit pas connu et apprécié de tous ceux qui suivent le mouvement breton ? Ce sont les organes vivants et courageux de groupements où nous avons désormais tous à recueillir maints exemples et leçons.

Quant au *Réveil Breton*, qui est à nous et pour nous, je ne saurais avoir d'autre dessein que de recommander une fois de plus à chacun de le répandre autour de soi. Le faire connaître et lire, n'est-ce pas certainement gagner des adeptes nouveaux à la cause bretonne et de nouveaux collaborateurs à la *Fédération* ?

En disant ce qu'il faut penser de la *Bretagne Touristique*, je ne pourrais que répéter ce que j'ai voulu dire l'année dernière. Cette magnifique publication qui honore grandement la Bretagne a dépassé largement la réalisation de ses promesses. Elle donne aux Bretons et aux amis de la Bretagne mieux qu'ils ne sauraient désirer. Ces pages si abondamment illustrées avec un goût et une perfection dont on ne saurait trop rendre hommage à l'artiste, à l'érudit, à l'écrivain qui l'a créée, rédigées avec un soin et un équilibre à peu près infailibles, portent vraiment l'image totale de la Bretagne, de la vivante et belle

(1) — Cette Revue ne paraît plus.

Bretagne des campagnes et des villes, de l'Argoët et de l'Armor, de la Bretagne dans sa figure multiple infiniment aimée et aussi de son âme sincère, exprimée par ceux-là qui l'aiment et la traduisent avec le plus de bonheur. L'innovation réalisée dernièrement par M. O.-L. Aubert d'annexer à sa revue, débordée par la matière originale, le fascicule d'un *Mercur Breton*, constitue un véritable trésor pour les intellectuels bretons ou amis de notre pays. Dans l'énorme abondance de la production contemporaine, ce guide si rationnellement composé, ce répertoire si agréable et séduisant de tout ce qui s'écrit en Bretagne ou sur la Bretagne, dispense quasiment d'une bibliothèque et supplée à cet impossible labeur qui consisterait à dépouiller régulièrement les grandes revues et les principaux journaux.

La grande presse bretonne débordée elle aussi, hélas ! par les nécessités de l'information mondiale, s'efforce cependant assez louablement de donner une place à l'idée bretonne et au mouvement breton.

L'*Ouest-Eclair*, qui est l'éditeur de *Taldir*, continue de nous donner les pages remarquables de Jean des Cognets, un des critiques les plus aimables et les plus avertis de ce temps, bel écrivain breton et qui sait réserver aux œuvres bretonnes une place toute de faveur et de sympathie.

Dans le *Nouvelliste de Bretagne*, nous nous savons toujours assurés de trouver charme et profit aux lectures de maintes pages purement bretonnes. Là aussi la chronique littéraire est tenue par un maître, M. J. Gahier. Si nous prenons grand goût à sa critique qui nous renseigne et nous enseigne, nous n'aurions garde de dédaigner ses pages consacrées aux diverses manifestations bretonnes et bretonnantes.

La *Dépêche de Brest* sait comprendre elle aussi que l'idée bretonne doit compter, être défendue et servie. Quant au *Phare de Nantes*, si son terrain d'action est un peu en dehors de celui où se déroulent le plus habituellement les actes de la vie bretonne, il ne les suit pas moins avec sympathie et nos Lettres y sont en estime et honneur.

Notre collègue, M. Louis Beaufrière, en créant son organe la *Bretagne à Paris* a réalisé un lien bien solide et vivant entre ceux qui pensent et agissent au Pays et ceux qui doivent savoir demeurer bretons alors même que les nécessités de la vie les ont condamnés à vivre loin du pays. Par le goût exquis et par l'excellence de sa rédaction, la *Bretagne à Paris* est bien digne d'être l'organe de liaison non seulement entre la Bretagne et les Bretons de Paris mais encore entre tous les Bretons dispersés dans le monde.

Il ne serait pas juste d'oublier dans cette énumération la véhémente revue *Breiz Atao* ! Sur des routes un peu écartées il est vrai de celles que nous suivons (mais il est parfois des traverses où il n'est pas illicite que nous nous rencontrions avec ses collaborateurs) cette vaillante publication poursuit sa destinée et il n'est pas improbable que nous verrons un jour dans nos rangs quelques uns de ceux auxquels elle inspire un si ardent et exclusif amour de la Bretagne.

Nous avons vu naître cette année les *Cahiers du Terroir* (1). Nous y avons trouvé une saine substance bretonne. Nos compliments et nos vœux bien sincères vont à ceux qui les ont créés et qui y

(1) — Cette revue ne paraît plus.

collaborent et d'abord à M. J. de Roince que nous retrouverons ailleurs dévoué et expert au service de nos lettres et de l'expansion de la pensée bretonne.

Si nous feuilletons à présent les éditions de l'année, nous devons tout d'abord accorder nos suffrages à la publication d'œuvres en langue bretonne entreprise par *Buhez Breiz*.

C'est tout d'abord l'œuvre de G. Milin, *Gwechall-goz e oa...* Il serait sans doute inopportun sinon puéril un peu de dire ici ce que représente l'ouvrage de ce conteur charmant et si intégralement breton que fut G. Milin. Les Directeurs de *Buhez Breiz* ont eu raison de comprendre que ces récits merveilleux si caractéristiques du génie celtique étaient les ouvrages qu'il convenait le mieux de répandre dans le public breton afin d'entretenir le goût de la vieille langue en même temps que la verve traditionnelle de l'esprit breton.

A défaut de l'œuvre romanesque moderne bretonne que nous souhaitons l'année dernière de voir paraître sans trop oser l'espérer, — et cette année nous ne pouvons que répéter le même souhait — c'est parmi nos conteurs tels que Milin écrivant dans une bonne langue nerveuse et suffisamment pure qu'il convient de rechercher la satisfaction des lecteurs d'aujourd'hui puisqu'aussi bien partout on aime encore le fantastique et l'aventure. "...Ainsi en était-il, écrit Abalor, de ces lointains *Mabinogion*... dont la matière et la forme ne s'épuiseront jamais tant qu'il y aura dans le monde, une tête de Celta pour rêver..."

Remercions donc Mocaër et Ollivier — remercions grandement aussi notre vénéré Président d'Honneur et collègue F. Vallée grâce auquel ces œuvres ont été conservées — de livrer au public breton le contenu des manuscrits laissés par G. Milin et souhaitons qu'ils trouvent l'encouragement suffisant pour continuer une tâche que, matériellement, avec le concours de l'éditeur Goaziou, ils ont tout d'abord si parfaitement réussie.

D'une inspiration semblable à celle de *Gwechall-goz e oa...* relève *E Korn an Oaled*, gant an aotrou Jezegou, person Plobannalec.

"Cette vingtaine de petits contes alertes sent à plein souffle la matière celtique, écrit au sujet de ce livre Abalor, l'inspiration des vieux harpeurs bretons des XI^e et XII^e siècle, l'incommensurable rêve enchanteur de la pensée bretonne. Un excellent livre de prix à donner dans nos cours de breton... Tout cela est de la mine même où le Cycle arthurien de nos origines françaises puisa ses inspirations".

... A ces deux excellents ouvrages s'arrête d'ailleurs ce que j'ai pu apercevoir cette année de la production littéraire de langue bretonne en librairie.

On peut y ajouter un *Liv'r Kannenneu* rassemblant en deux cents pages et en breton du pays de Vannes nos meilleurs cantiques bretons d'hier et d'à-présent. Il ne s'agit pas à proprement parler de littérature, mais ces cantiques dont un grand nombre sont d'une réelle beauté font encore partie de la poésie bretonne et à ce titre il doit être permis de les mentionner ici. C'est une publication tout à fait estimable et utile surtout pour la sauvegarde de la langue. Il convient de respectueusement féliciter et remercier Mgr l'Evêque de Vannes et les dévoués membres de son clergé qui ont coopéré à cette édition.

Il faut à présent aller glaner dans l'ensemble de la production littéraire parisienne pour recueillir des œuvres de langue française écrites par des Bretons et consacrées à la Bretagne. On pourrait en rapporter une gerbe assez dense. Mais comme il faut se borner, nous nous contenterons de retenir quelques livres qui ont pu nous sembler d'inspiration authentiquement bretonne. Même de cette catégorie, il pourra nous en échapper. Il nous en échappera presque certainement. On ne peut pas tout lire — aujourd'hui surtout — ni tout connaître. Toutefois notre bon vouloir sera hors de cause et nous supplions encore les auteurs que, par ignorance, nous passerions sous silence, de ne pas nous tenir rigueur et, le cas échéant, de se signaler ou rappeler à nous pour l'avenir.

Nous avons tous subi le charme de la poésie chaleureuse, si compréhensive et expressive de la Bretagne, si harmonieusement personnelle, de Mme J. Perdriel-Vaissière. Délaissant pour un temps la forme du poème, elle s'est exprimée cette année dans des œuvres de prose et notamment dans un exquis roman, *le Bois de Buis* que couronna l'Académie Française.

Dans un site de Haute-Bretagne, assez proche de Brocéliande, qui est sans doute familier à l'auteur, qu'elle décrit avec une beauté précise où s'éploie richement l'art charmant de sa poésie, avec un style prenant et fluide, elle a formé une mélancolique histoire d'âmes. Non seulement le paysage, mais l'atmosphère du livre est bien bretonne, jusqu'au léger mystère que répand sur l'ouvrage la légende du Bois de Buis hantée par l'hermine, âme en peine sans doute, éternellement captive des antiques arbrisseaux.

L'an dernier, je m'efforçais de donner une citation de choix à l'œuvre d'un membre de l'Université, M. F. Ménez, auteur de *l'Envoûté*. Aujourd'hui je me plais à mettre en bonne place de la production romanesque française et bretonne le livre d'un autre membre de l'Enseignement public, M. Guy Palat qui nous a donné *le Chemin du Bourg*. C'est également un livre tout de sincérité et de spontanéité. L'auteur a retrouvé, à l'éveil de sa conscience s'ouvrant sur la vie le sens profond de l'âme bretonne et il l'a remarquablement exprimé. Cette histoire familiale, ce roman tout "intérieur" en même temps que traditionaliste dément à son tour les dires de ceux qui pensent que l'âme bretonne traditionnelle n'est plus. Ceux qui écoutent, d'une âme franche et sincère, les voix de l'âme bretonne retrouveront toujours aux fibres de leur cœur ce sentiment tenace, véhément et si particulier à la race qui résiste à l'éducation même et qui demeure rebelle, dans ses profondeurs secrètes, aux "assimilations" étrangères.

Maryvonne, l'œuvre d'un autre universitaire et aussi d'un Breton, est digne de nous plaire pour des qualités analogues à celles qui nous désignent le *Chemin du Bourg*, et *l'Envoûté*. C'est une évocation scrupuleuse, pleine d'un bon pittoresque sensible, de la contrée de Clohars-Carnoët, entre la mer et la forêt.

Là, non loin du pays de Brizeux et de Marie, se déroule une fraîche idylle. Et, de même que le pays est amoureux exprimé, les âmes des Bretons qu'on y rencontre ne sont point trahies par le Breton qu'est l'auteur. Peut-être seraient-elles un peu trop généralement, trop synthétiquement bretonnes, car encore, il y a les traits de chaque terroir où les clans ont gardé apparemment leurs caractères. Mais la critique serait excessive qui exigerait une vérité aussi précisée-

ment humaine. Ici c'est une humanité véridiquement bretonne qui est animée. Ceci doit nous suffire et nous contenter.

Voici encore des types originaux, authentiques, sympathiques et bretons. Je n'étonnerai point en disant qu'il s'agit du *Chemin de Ronde* d'Auguste Dupouy. Ces contes sont nets et francs comme des bois de Quillivic, des personnages exacts, dans leurs purs caractères, avec des fonds de paysages en traits discrets, habiles, synthétiquement stylisés.

Nous avons à enregistrer, cette année une nouvelle et définitive édition de la *Légende de la Mort chez les Bretons Armoricaïns* d'Anatole Le Braz. Ce Livre est un monument admirable, sorti, Le Braz se plait modestement à le proclamer, de l'âme même du peuple breton. Il a, depuis longtemps, porté à travers le monde un témoignage direct et combien émouvant de cette âme qu'il a fait ainsi, de bien des étrangers, comprendre et aimer. Saisissons cette occasion d'adresser notre salut fidèle et reconnaissant à l'éminent écrivain breton Anatole Le Braz qui, dans les Lettres française contemporaines, représente si dignement et si haut, avec Charles Le Goffic et Charles Géniaux, l'esprit breton dans ce qu'il a de plus pur, de plus puissant et de généreux.

Notons seulement pour déplorer une fois encore la fin prématurée d'un écrivain au talent bien breton, *Colin-Maillard et la Belle que voilà*, de Louis Hémon...

Et, puisque nous saluons en lui la mémoire d'un disparu, déposons aussi un hommage sur la tombe d'un autre mort dont la perte est récente : Louis Boivin. Ce fut un breton et un poète. Il demeure, poète breton, de la lignée de Tiercelin. Son œuvre fervente et claire restera aimée des dévots de la Bretagne. Journaliste, il éparilla comme bien d'autres hélas ! aujourd'hui, son œuvre. Mais on se souviendra en Bretagne du subtil et spirituel chroniqueur du *Salut de Saint-Malo* dont il sut faire un vivant et bon journal...

Nous avons eu la joie, cette année, de voir s'accroître l'éveil et le succès du Théâtre breton. Il serait vraiment vain de vouloir ici présenter la touange de celui qui est le maître du Théâtre breton traditionnel, l'Abbé J. Le Bayon.

C'est comme un autre apostolat voué à la Bretagne traditionnelle qu'il ajoute à son ministère ce barde inspiré, cet animateur merveilleux. Non seulement il porte en lui le souffle même qui inspira les vieux auteurs des "mystères" et qui sait atteindre et faire vibrer dans ses fibres profondes l'âme populaire, non seulement il anime tour à tour le drame édifiant et la comédie fustigeant le vice, l'erreur et le ridicule, mais encore, il forme ses admirables troupes et chorales capables de faire passer directement dans l'esprit des foules qu'elles soient frustes ou cultivées le sentiment de beauté simple, salutaire et saine. Après tant d'autres pièces oubliées, *Kado, roué ar mor, Sant Noluen*, etc., nourrissant d'idéal et de foi la conscience bretonne, ont trouvé en maints lieux de Bretagne ce succès de bon aloi qui est si rare de nos jours et auquel peuvent prétendre seulement quelques esprits d'élite.

Réjouissons-nous qu'un tel art soit encore et pour toujours en vigueur et en faveur dans notre pays. Si les peuples ont les artistes et les auteurs qu'ils méritent, soyons fiers que la race saine des Bretons sache écouter et comprendre les œuvres d'un Job er Glean...

De toute part d'ailleurs et sous des formes diverses, nous trouvons la preuve que le Théâtre breton est vivace et estimé. Parmi nos dramaturges actuels, signalons de Keranbraz et son œuvre forte, *le Barde de Nominoë* qui fait revivre si ardemment de glorieuses époques de l'histoire de Bretagne. Ch. de Keranbraz s'est essayé avec bonheur aussi, à notre avis, dans le genre sainement comique. Son *Malin Youennik* nous paraît être un conte dialogué non seulement plein d'une verve joyeuse, mais aussi d'une originalité fraîche et tout-à-fait charmante.

Hors du genre "mystérieux", légendaire ou historique qui lui convient parfaitement, soit en langue bretonne, soit en langue française, le théâtre breton est un art réellement difficile. Bien peu d'auteurs ont réussi complètement à mettre en scène des personnages bretons. Notre tempérament discret et réservé, sinon timide, répugne un peu au bavardage indispensable, à l'ordinaire, à la compréhension de l'œuvre théâtrale.

Un auteur cependant m'a paru cette année avoir réussi cette difficile entreprise de faire s'exprimer et d'animer à la scène, des personnages bretons. Je veux parler du *Tantad (le Cercle de Feu)* de Mme J. Perdriel-Vaissière. Il est à regretter que les éléments nécessaires n'aient pas pu être rassemblés pour que cette "Image pour la Saint-Jean d'Été" ait été représentée en Bretagne. Il fallait toute la délicatesse subtile et habile d'un poète tel que Mme Perdriel-Vaissière, pour réussir à conserver une atmosphère réellement bretonne autour des êtres qui se meuvent en corps et en âme surtout dans ce petit drame. Et c'est vraiment une belle œuvre bretonne que celle où vit en vérité le conflit spirituel qui naît parfois chez nous entre ceux de la terre et ceux de la mer...

Mentionnons aussi comme de bonnes journées à l'actif du théâtre breton les représentations du *Kemener* de Le Mouél, de *Franche Epée*, et du *Bazvalan*, de Gibrat.

Je n'aurais pas dû cependant me laisser entraîner à parler du Théâtre profane avant d'avoir signalé les magnifiques représentations de la *Passion* données à Saint-Pol avec un digne et beau succès, par un émule de Job et Glean, M. l'Abbé Léon.

Enfin qu'il me soit permis de saluer les beaux efforts réalisés et réussis à Rennes et dans la Haute-Bretagne par un groupe vaillant, tenace et expérimenté, honorant grandement le Théâtre breton de langue française et dans lequel je distingue tout d'abord M. J. de Roinec, excellent organisateur et auteur lui-même d'aimables et estimables pièces.

Du côté des travaux historiques, nous n'apercevons pas d'œuvres capitales ou du moins d'une portée générale comme celle de *l'Histoire de Notre Bretagne*, de C. Danio que nous avons saluée l'année dernière.

C'est cependant dans la catégorie des œuvres historiques que nous devons placer le beau livre que nous a donné Jaffrenou: *l'Histoire anecdotique de Carhaix*. C'est encore œuvre excellente de Barde qu'a accompli Taldir et il saura faire vibrer clair et fort les sept cordes de la harpe) en nous donnant avec autant d'agrément que d'érudition, cette histoire d'un pays qui lui est particulièrement cher parmi tous ceux de la Patrie bretonne. C'est un nouvel et noble exemple qu'il donne; et il faudrait qu'un peu partout en Bretagne d'autres

nardes ou émules de nos Bardes s'essaient à faire revivre les belles histoires locales. Les champs sont larges et nombreux. Il a été beaucoup écrit sur la Bretagne et sur l'histoire des pays bretons. Mais de nombreux ouvrages dorment dans la poussière. Il reste à composer bien d'autres monographies conçues dans un esprit à la fois traditionnel et moderne, bien d'autres histoires anecdotiques. C'est aussi en apprenant à connaître et à estimer le passé qu'on arrive à être, dans le présent, conscient de sa race et de ses vertus, qu'on parvient à être "soi-même" et non pas un homme quelconque conforme aux types innombrables sortis du moule d'une banale humanité cosmopolite.

Parmi divers autres travaux monographiques et épisodiques se rattachant à l'histoire, je voudrais noter l'ouvrage où M. Maurice Montigny a ranimé l'image charmante de *Guillemette de Rosnyvinen de Piré*. On n'a pas fréquenté le musée de Rennes sans emporter la vision si finement et si simplement distinguée du portrait de cette gracieuse femme par Carlo van Loo. On la retrouve avec ses allures vives et réservées de délicate féminité dans l'ouvrage de M. Montigny, œuvre pleine d'aimables anecdotes et de captivantes descriptions. On y fait connaissance agréable avec divers membres de la famille de Rosnyvinen de Piré qui se distinguèrent par leur ardeur tenace à défendre les prérogatives nationales de la Bretagne. En 1760, notamment, aux États, le marquis de Piré fut avec La Chalotais un des chefs de l'opposition parlementaire bretonne.

Ce n'est pas sans un réel plaisir que je rappelle aussi la nouvelle étude historique que M. O.-L. Aubert qui s'est fait une spécialité de ces délicats et intéressants travaux a poursuivi dans la *Bretagne Touristique*. Son travail sur *Botidoux* nous incite à souhaiter que cette attrayante série ne sera pas interrompue.

Il faut limiter ce rapport qui déjà, j'en ai peur, semblera trop long. Que d'un mot pourtant je fasse au moins allusion aux travaux poursuivis avec savoir et compétence et aussi avec un noble zèle pour la Bretagne dans nos diverses sociétés savantes: *l'Association Bretonne* et aussi la *Société archéologique du Finistère*, celle d'Ille-et-Vilaine, la *Société polymathique du Morbihan* dont les bulletins trouvent sans cesse de toute part l'attention et l'estime du monde savant.

Et maintenant, terminons en souhaitant que des esprits nombreux continuent, dans la littérature et dans l'histoire à glorifier la Bretagne. Souhaitons surtout que la Bretagne qui ne manque point d'écrivains capables de la faire sans cesse estimer et aimer au dehors, soit aussi toujours mieux comprise, estimée et aimée par les Bretons eux-mêmes. Que les Bretons se souviennent toujours et partout qu'ils sont bretons. Si l'on a pu, hélas! sans mentir, parler de la "honte d'être breton", que ceux qui lisent sachent puiser dans leurs lectures de quoi attiser en eux la fierté d'être breton. Et surtout que ceux qui ont le bonheur de l'éprouver, cette fierté bretonne, se souviennent qu'ils ne seront pas tout à fait des Bretons, qu'ils ne continueront pas pleinement avec l'âme de leur race, avec les grandes âmes du passé et du présent, tant qu'ils n'auront pas accompli l'effort de savoir lire et parler la langue des Bretons. Si leur chance fut assez belle pour qu'ils aient pu recevoir de leurs parents l'enseignement de ce langage, ils auront encore le devoir de l'apprendre à leurs enfants, de la répandre et de la défendre autour d'eux.

Y. EVENOU-NORVES.

SECTION D'ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

SÉANCE DE TRAVAIL

M. Choleau préside assisté de Mme Henaff, d'Audierne, et de M. Gueguen, vice-président de la section.

Les Petites Industries Rurales. — Le rapport de M. Brillaud de Laujardière, directeur du Syndicat central des Agriculteurs de France (un Nantais), est communiqué par M. O. de Gourcuff. Il est consacré aux petites industries rurales.

M. Brillaud évoque les nombreuses heures de chômage, les longues soirées d'hiver où le travail au-dehors est impossible. Il faut utiliser le temps perdu par l'exercice de petites industries qui apporteront aux journaliers agricoles, à leur famille, un salaire d'appoint, les tenant ainsi à la terre qu'on déserte si facilement à l'heure présente.

Parmi les petits métiers qui pourraient être exercés, les uns disparaissent et il n'en peut être autrement. Aussi ne faut-il pas songer à les faire revivre. D'autres, à l'aide de la force électrique que l'électrification des campagnes mettra à la disposition des moindres habitations, pourraient se développer.

Le rapporteur cite, au nombre de ces métiers masculins : le travail du bois, la fabrication de cannes, de manches de parapluies, la broserie, la vannerie, les balais, les filets de pêche, les petits meubles d'inspiration bretonne ; pour les femmes : les poupées portant les costumes bretons, l'industrie de la dentelle, le tricot, le crochet, le tulle perlé, la passementerie, le cartonnage, etc.

Des organismes existent qui centralisent la production des artisans et la répartissent entre la clientèle ; la plupart de ces centres de vente sont à Paris et dirigés par des dames du monde.

La conférence très documentée de M. Brillaud de Laujardière, dite d'une façon excellente par M. de Gourcuff, provoque une longue discussion. (1)

M. Choleau fait remarquer que si nous devons féliciter les grandes dames qui à Paris s'occupent de cette œuvre, nous devons tendre vers la commercialisation de la vente. Il serait bon que les artisans des campagnes s'entendissent pour avoir, à leur compte, un représentant à la commission qui, homme du métier, visitant tous les détaillants, développerait prodigieusement l'écoulement des produits des artisans et provoquerait des commandes. Cette façon d'opérer permettrait une vente à des prix moindres que par l'intermédiaire des centres de vente mondains de Paris. Et il cite ce fait de prélève-

(1) Nos lecteurs trouveront le texte de cette conférence dans la « Réforme Sociale » année 1924.

ments de commissions atteignant jusqu'à 80 % par ces centres, alors que les représentants se contentent de commissions variant entre 6 et 10 %.

La Coopération Agricole. — M. Rousseau, instituteur à Brec'h, membre du conseil départemental, expose les résultats intéressants qu'obtiendraient les travailleurs isolés des campagnes en se groupant en coopératives de production et de vente avec subvention de l'État et contribution de particuliers riches.

Famille et Régionalisme. — Une adresse de félicitation est envoyée aux organisateurs de la « Journée familiale et régionaliste » de Lannion au nom de son animateur M. Achille Glorieux, membre du conseil supérieur de la Natalité.

La Protection du Tricot à la main. — M. Choleau expose les faits suivants :

Les députés Néron, Astier et Constant, ce dernier vice-président de la Confédération des groupes commerciaux et industriels, ont déposé, en 1923, sur le bureau de la Chambre, une proposition ayant pour objet de protéger l'industrie de la dentelle à la main contre la fraude, par l'obligation d'une mention apposée sur les dentelles, mention indiquant le genre de fabrication.

M. Taurines fut nommé rapporteur. Les groupements qualifiés, consultés, émettent des avis différents selon qu'ils émanaient de fabricants de dentelles mécaniques ou de dentelles à la main ; mais il fut unanimement reconnu que l'obligation d'une mention était indispensable.

L'an dernier, au congrès de la Fédération, à Quimper, M. Choleau demanda que l'opposition fut faite sur les dentelles à la main et qu'il fut possible d'ajouter à cette mention obligatoire l'indication du lieu de fabrication.

C'est dans ce sens que M. Taurines a déposé son rapport. Aujourd'hui, M. Choleau expose qu'il serait désirable que la distinction entre la fabrication mécanique et la fabrication à la main fut étendue au tricot à la main et au tricot mécanique.

Il conte, en quelques lignes, l'histoire de la fabrication à la main du tricot dans quelques centres bretons et en particulier à Vitry ; il expose son état présent, la concurrence du tricot mécanique, les recherches artistiques que l'on trouve dans le tricot à la main et la nécessité de le différencier du tricot mécanique. Il y a place pour les produits des deux modes de fabrication ; mais il est de toute nécessité qu'un commerçant peu scrupuleux ne puisse vendre pour tricot à la main, à un acheteur peu averti, du tricot machine.

M. Choleau a saisi de la question les honorables députés et a reçu à ce sujet des assurances formelles.

L'assemblée, après discussion, se range à l'avis de M. Choleau, et vote une motion en ce sens.

(Phare).

LA RECONSTRUCTION ÉCONOMIQUE DE LA BRETAGNE

Conférence de M. Louis Grillet

M. Louis Grillet, directeur du « Comité d'Action économique de la Bretagne » a prononcé, hier, dans la salle gothique de la mairie, une remarquable conférence sur « la reconstruction économique de la Bretagne et la décentralisation industrielle ». Ce terme de conférence n'est pas très exact. L'exposé de M. Grillet tenait à la fois de la causerie et du rapport. Il avait de l'une la bonhomie et le charme et de l'autre la rigueur dialectique et la richesse en précisions et en chiffres. M. Grillet ne les puisait que rarement dans ses notes, il les trouvait le plus souvent dans son étonnante mémoire.

Après que M. Choleau, président de la « Fédération régionaliste bretonne » eut présenté le conférencier, M. Grillet commença son exposé. Il déclara qu'il montrerait que la Bretagne, actuellement si pauvre en industries, ne l'a pas toujours été, qu'il traiterait des causes de cette décadence industrielle et des moyens d'y remédier.

Jusqu'au XVIII^e siècle, toutes les provinces françaises vivaient de leurs ressources, sur leur propre fond. Bien peu exportaient dans les autres provinces leurs matières premières ou leurs produits manufacturés. La Bretagne était de celles-là. Elle fabriquait avec ses lins des toiles renommées et vendues dans toute la France ; de très nombreux hauts-fourneaux traitaient sur place le minerai de fer du riche sous-sol breton. La Bretagne était donc à la fin du XVIII^e siècle une des régions de la France les mieux dotées en industries de toutes sortes. Aujourd'hui, elle est l'une des plus mal partagées et des plus retardataires. Que s'est-il donc passé en deux cents ans ?

Au XIX^e siècle, on inventa la machine à vapeur et les métiers à tisser, des machines et des machines ! Les industries pullulèrent bientôt autour des centres houillers. On employa de plus en plus la mécanique. La grande industrie était née. Or, en Bretagne, l'industrie manuelle et familiale continuait. Pendant plus de soixante ans, les petits industriels bretons vécurent en paix, insoucieux de ces transformations. L'absence de moyens de transport qui isolait mieux la Bretagne que des cordons douaniers empêchait les grands industriels des autres régions de concurrencer la petite industrie bretonne. Mais lorsqu'on créa des chemins de fer, les produits des autres centres envahirent la Bretagne et tuèrent son industrie. Le processus de cette décadence fut rigoureusement démontré par M. Grillet qui l'illustra par des exemples saisissants. Nous ne pouvons tous les rapporter. Citons le plus typique.

Jusqu'en 1845, l'industrie linière fut très florissante en Bretagne. Elle était surtout localisée dans les Côtes-du-Nord. Le lin était acheté « en bois » — comme disent les gens du métier — par des industriels qui le faisaient rouir, teiller et peigner sur place. Il y avait plus de 2.000 métiers à main et près de 20.000 ouvriers. Mais quand les grandes filatures du Nord de la France marchèrent à plein rendement, elles envoyèrent leurs toiles en Bretagne et peu à peu l'industrie locale perdit du terrain, elle végéta et finit par mourir. Les lins ne cultivèrent plus le lin que pour faire la toile nécessaire à leur consommation familiale.

Ainsi la vieille industrie manuelle et familiale céda la place à l'industrie mécanique, mais ce remplacement ne se fit point sur place. L'industrie manuelle mourut en Bretagne, mais la grande industrie qui la remplaça ne renaquit point là mais dans les autres régions de la France. Cette émigration n'est pas seulement nuisible aux intérêts de la Bretagne mais à ceux de toute la France.

M. Grillet déclara que si cette décadence provenait du libre jeu de lois économiques inéluctables, il ne faudrait pas songer à lutter contre elles. Mais il en est tout autrement. Un exemple, ou plutôt la suite d'un exemple fera mieux comprendre. Pour réagir contre la décroissance de la production du lin, quelques producteurs envoyèrent leur lin roui, teillé et peigné aux grandes fabriques de Lille. Elles ne voulurent point l'acheter. Les procédés de teillage employés en Bretagne rendaient le lin impropre à être utilisé par les machines. Les producteurs firent venir des machines et des ouvriers Lillois. Le lin traité par eux fut accepté par les industriels du Nord. La production se remit à croître et maintenant de grandes quantités de lin sont expédiées chaque année dans le Nord. Elles reviennent en Bretagne sous la forme de belles toiles que, d'ailleurs, les marchands nomment toiles de Bretagne. Il en est ainsi pour le fer très abondant dans le sous-sol breton et qui sauf de bien rares exceptions n'est pas transformé en Bretagne car les hauts-fourneaux qui étaient si nombreux autrefois s'y sont presque tous éteints.

Cela n'est pas admissible. Il y a là, dans le fait d'être obligé de transporter à des centaines de kilomètres des matières premières qui reviennent ensuite à leur point de départ sous forme de produit manufacturés, une déperdition de forces, un gaspillage dont souffre la nation toute entière.

Et il faut tenir compte de bien d'autres facteurs. La main-d'œuvre est moins nombreuse qu'en Bretagne dans le Nord de la France et dans la région parisienne où l'industrie est centralisée d'une façon dangereuse pour l'économie nationale, elle n'y est pas de meilleure qualité, le terrain sur lequel s'élèvent les usines coûte beaucoup plus cher, etc...

Il faut donc lutter contre ce fâcheux état de choses. Comment ? Par l'utilisation de toutes les ressources minières, végétales et animales de la Bretagne, par la domestication de forces naturelles si nombreuses dans le pays breton, par la transformation sur place des matières premières. Cette œuvre de longue haleine ne peut être remplie par les seules initiatives privées. Il faut une action collective et concertée, un plan.

Pour déterminer quelles industries doivent être créées en Bretagne et où elles doivent l'être, il faudra donc d'abord faire l'inventaire des richesses du pays. On sera ainsi amené à écrire sur chaque département et pour chaque produit de substantielles monographies qui déclancheront l'action privée de syndicats financiers ou d'hommes entreprenant en leur montrant quelles industries doivent être organisées et en quel lieu.

C'est à cet tâche que se sont consacrés M. Louis Grillet et le comité d'action économique de la Bretagne. Ils ont déjà obtenu de beaux résultats. Plusieurs industries aujourd'hui prospères ont été créées sur leurs indications. Il faut persévérer dans cette voie. Intéresser les pouvoirs publics à cette action bienfaisante. Ainsi l'on tirera la Bretagne de sa léthargie et elle redeviendra ce qu'elle fut autrefois.

une des régions les plus industrielles et les plus riches de la France.

La causerie-conférence de M. Grillet fourmillait de bien d'autres aperçus ingénieux, que nous nous excusons d'avoir négligés.

Nous n'avons donné que les grandes lignes. Souhaitons que ce trop bref compte-rendu fasse comprendre tout l'intérêt des travaux de M. Grillet qui n'est pas seulement un économiste « distingué » — comme ils le sont tous — mais un maître authentique.

(Phare).

LA VALEUR ECONOMIQUE DE LA RÉGION NANTAISE

Conférence de M. Abel Durand

C'est sur ce sujet que M. Abel Durand, avocat au barreau de Nantes, secrétaire général du Comité d'expansion économique, fit, une conférence dans la salle gothique de la Mairie.

Par ces trois mots : « Notre valeur économique », M. Abel Durand entend : « la puissance productrice de la cité nantaise, la mesure de sa collaboration à la formation de la richesse du pays, le rôle qu'elle joue dans l'économie nationale ».

M. Abel Durand divise l'histoire de Nantes, au point de vue économique en deux grandes périodes : la période commerciale et la période industrielle dont la superposition a formé ce Nantes d'aujourd'hui. La grande industrie en était encore, il y a cent ans, à ses premiers débuts. Nantes était déjà une grande ville. C'est la vigueur acquise du xv^e au xviii^e siècle, dans l'exercice du grand commerce qui lui a permis de devenir elle-même une grande ville industrielle.

M. Abel Durand commença par broser un tableau vigoureux de cette expansion commerciale de la cité qui a précédé et préparé son développement industriel. Nantes, la première des villes de France, s'élança « dans cette épopée maritime et coloniale dont il nous reste le décor, terni par la grisaille du temps, au milieu duquel nous vivons ».

Nantes a parfaitement réalisé le plan que le cardinal de Richelieu dessinait dans les lettres royales du 2 mars 1632, où il se faisait conférer par Louis XIII la charge de capitaine et gouverneur de Nantes et du château de la capitainerie de la tour de Pirmil. Richelieu voulait rétablir le commerce et la puissance maritime de la France et il considérait que « la province de Bretagne est la plus commode pour le trafic et le commerce par mer avec toutes les parties du monde » et que Nantes « laquelle est située assez proche de la mer est la ville plus propre qu'aucune autre de la dite province pour établir un grand commerce ». Déjà formés au grand négoce par l'initiation directe qu'ils avaient reçue des Hollandais et des Espagnols, les commerçants nantais fondèrent avec l'appui du cardinal la « Société de la Bourse de Nantes » dont le commerce avec Madagascar sera l'origine de nos droits sur la grande île et cette compagnie au nom poétique « la Compagnie de la Nacelle de Saint-Pierre fleurdelysée » dont l'échec ne doit pas faire oublier qu'elle a contribué à la naissance de la Compagnie des Indes.

Colbert donna une nouvelle impulsion au commerce maritime nantais. Nantes se lança dans les entreprises coloniales. Pendant deux siècles, les voiliers nantais ont exporté un peu partout, mais surtout aux Antilles et en Amérique, les produits de la terre de France et ils ont ramené dans la cité les denrées coloniales qui s'entassaient jusqu'au sommet des entrepôts de la Fosse.

Nantes était alors, par l'importance de sa flotte, le premier port de France. En 1704, la cité comptait 156 vaisseaux et 1.332 bâtiments de toutes catégories alors que Marseille n'avait que 73 vaisseaux et 463 bâtiments et Bordeaux 29 vaisseaux et 64 bâtiments.

M. Abel Durand montra ensuite comment se fit la transition entre cette première période et la seconde, celle de l'expansion industrielle. Nous passons à regret sur cet intéressant développement et nous en arrivons à la description précise et détaillée de l'activité industrielle de notre ville qui fut faite magistralement par le conférencier.

M. Abel Durand distingue dans l'industrie nantaise trois groupes bien distincts : le groupe métallurgique, le groupe des industries transformatrices de matières premières importées d'outre-mer, le groupe alimentaire.

Le groupe métallurgique est le plus considérable. Il comprend les industries qui travaillent les métaux (industries mécaniques et métalliques) et les industries qui les produisent (métallurgie proprement dite). Dans ce groupe, les constructions navales tiennent la première place.

M. Abel Durand énumère les principaux établissements de constructions navales et les grands établissements métallurgiques dont il donna les caractéristiques.

Les industries transformatrices des matières premières importées d'outre-mer comprennent les industries coloniales (raffineries, rizeries, huileries, savonneries, etc...) et l'industrie très importante des engrais. La fabrication des engrais chimiques à Nantes et à Paimbœuf est aujourd'hui avec ses 2.000 ouvriers une des principales branches de l'industrie nantaise. Elle consomme annuellement 200.000 tonnes de phosphates qui proviennent principalement d'Algérie et de Tunisie — il commence à en venir du Maroc — 75.000 tonnes de pyrites d'Espagne et 25.000 tonnes de nitrate du Chili.

Arrivons au troisième groupe, celui des industries d'alimentation. Nous trouvons d'abord les conserves alimentaires dont la spécialité la plus populaire, la conserve de sardines est à ce point nantaise que la réputation de la marque Nantes s'étend sur tous les marchés du monde. Les conserves de sardines ont entraîné la fabrication de conserves de toutes sortes, surtout des légumes. Le petit pois de Chantenay est le brillant second de la sardine de Nantes. La biscuiterie nantaise rivalise en réputation sur le marché mondial avec nos conserves de sardines et de même que l'huilerie a fait naître la savonnerie, de même, nous avons vu les industries alimentaires susciter la chocolaterie et la confiserie. Il faut ajouter à ces industries si diverses et si nombreuses, la minoterie.

M. Abel Durand termina cette conférence par des considérations économiques du plus grand intérêt sur l'agriculture et l'équilibre économique de la région et sur la reprise du mouvement commercial de Nantes, à la suite de l'ouverture du canal maritime, mouvement dont les statistiques font apparaître la progression constante.

La conférence de M. Abel Durand, claire, précise, documentée comme à l'ordinaire, fut très applaudie et nous ajouterons : justement applaudie.

(Phare de la Loire).

7^e JOURNÉE. — 26 Septembre.

SECTION D'AGRICULTURE

SÉANCE DE TRAVAIL

La Culture du Lin. — La séance comportait seulement une conférence de M. Choleau, secrétaire de la section de la culture et de l'industrie du lin, au comité d'action économique de Bretagne sur le développement de cette industrie.

Si l'assistance eut été composée de cultivateurs, M. Choleau eut abordé directement son sujet et exposé le profit que les cultivateurs retireraient de cette culture.

Il fait précéder cette partie de sa conférence de quelques considérations sur le folklore en ce qui a trait aux bretons s'adonnant aux industries textiles, brosse à large traits l'histoire et les variations de la culture et de l'industrie du lin du XVI^e siècle à nos jours.

Puis abordant l'état actuel, il traite, comme l'avait fait M. Grillet la veille, les raisons qui font que la culture du lin s'est maintenue et même développée sur les côtes nord de Bretagne alors qu'elle a décliné dans le centre. L'installation de teillages travaillant le lin industriellement amène inévitablement le développement de cette culture — et le cultivateur a grand profit à s'y adonner. Il cite les prix de revient à l'hectare, le prix de vente de l'hectare de lin en bois et conclut qu'il y a intérêt pour le cultivateur breton à développer cette culture.

« Ouest-Eclair ».

SÉANCE DE CLÔTURE

CONFÉRENCE DE M. CHARLES BRUN

La Salle Colbert était comble pour entendre le chansonnier breton Théodore Botrel. Ainsi la Semaine Bretonne se sera-t-elle clôturée dans l'enthousiasme.

Entre les deux parties du concert, M. Charles Brun parla pendant dix minutes. Il nous donna le regret de ne pas l'entendre développer tout son sujet. C'eût été un régal véritable.

Avec une nonchalance toute méridionale, une parole chaude, facile, infiniment spirituelle, M. Charles Brun se joue des idées en virtuose. Il prit tout juste le temps de définir ce qu'il faut entendre par Régionalisme et tirer la leçon du principe qui le régit.

A ce propos, il voulut bien se souvenir du temps où pendant la guerre de 70, il était à Nantes. Il devrait alors des auteurs qui, à part Brizeux, sont bien oubliés : Emile Souvestre, Zénaïde Fleuriot, Hippolyte Violéau, Paul Féval. Ah ! Paul Féval ! le rival de l'auteur des « Trois Mousquetaires ».

M. Charles Brun est justement du pays de d'Artagnan : loin de renoncer à l'accent du terrible ferrailleur, il le cultive. C'est lui qui l'avoue. Nous pouvons, de notre côté, penser qu'il n'évoque les modestes illustrations littéraires citées plus haut que pour nous humilier, au regard de son Languedoc. Il n'importe. Le régionalisme, qui est la « petite patrie » ne renie aucun de ses enfants.

M. Charles Brun en vint à parler de l'âme bretonne, et de la foi profonde qui l'anime : Elle ne ressemble à aucune autre sans doute. Alors pourquoi l'intégrer toute dans une unité nationale absolue, qu'on ne réalise pas sans dommage pour la région ? Celle-ci a des puissances de sentiment qu'il est bon de laisser se manifester librement dans toutes les branches de l'activité humaine.

« Il faut garder la flamme du passé, et en écarter la cendre » disait Jaurès. Or cette flamme ne peut être le feu sacré, que dans la région. Là seulement elle peut s'alimenter d'une forme d'orgueil vitale pour elle. Le régionalisme n'est pas, d'ailleurs, le séparatisme, mais le patriotisme plus large, visant au maximum d'énergie dans chaque partie de la France, afin d'atteindre au maximum de richesse économique et artistique. « Vous êtes Bretons, s'écrie M. Charles Brun, restez Bretons ».

Son allocution, trop courte, fut très vigoureusement applaudie.

(Phare de la Loire).

M. Charles Brun a apporté au régionalisme dont il est le père — il dit même le grand-père — la foi, l'ardeur de son tempérament de grand poète. Car si M. Charles Brun est un lettré d'une rare érudition — il appartient à l'Université de Paris — s'il a fait du régionalisme le centre d'une robuste philosophie sociale, il a donné à sa pensée, à son enseignement, à sa parole, une impulsion lyrique dont nous avons senti hier, pendant des minutes trop courtes, la force magnifique.

Après avoir en quelques mots exquis dit son attachement à la Bretagne, même et surtout la Bretagne romantique dont l'âme très lointaine l'a ravi de son contact ailé, M. Charles Brun a, en quelques traits, indiqué ce qu'était le régionalisme.

Si nous sommes régionalistes, a-t-il dit, c'est parce que la variété régionale s'oppose à l'uniformité qui est un mal, une erreur.

L'uniformité est le contraire de l'ordre : le ciel, le sol, la race créent des différences. Il faut les respecter. Le régionalisme réalise cette union. Il concilie la tradition et le progrès.

Il faut, dit M. Charles Brun, reprenant une parole de Jaurès, garder la flamme du passé et écarter les cendres. Le régionalisme est une source de variétés dans la beauté. Il est aussi une forme d'orgueil excellente, car l'orgueil s'excuse lorsqu'il ne s'applique pas à soi, mais à une race.

La variété régionale n'exclut pas l'idée de France unitaire, car la vie est une harmonie et si chaque province a les moyens de tendre au maximum de son énergie et d'en profiter, le patriotisme n'en sera que plus fructueux.

Il y a des valeurs intellectuelles d'échange, comme il y a des puissances de sentiment. La réunion de toutes les provinces fécondes ferait le plus beau pays sous le ciel.

Et M. Charles Brun, qui en un quart d'heure a dit tant de choses substantielles, termine en déclarant à son auditoire qui l'a chaleureusement applaudi.

« Vous êtes Français, dans la mesure où vous êtes Bretons ».

(Populaire).

LA « VEILLÉE BRETONNE » DE THÉODORE BOTREL

On était venu, ce dernier soir, pour la chanson. Celle de Botrel est irrésistible pour la masse populaire. Ce n'est pas tout à fait celle de la pure tradition, demeurée plus près du cœur breton, et que nous firent entendre les délicieux chanteurs de Saint-Jean-Brévelay. Elle est cependant assez bretonne pour évoquer la Bretagne, et d'autre part assez française pour plaire aux autres Français. Mettons qu'avec elle, l'accent armoricain s'est modernisé.

Quoi qu'il en soit, Théodore Botrel n'aura pas en vain, chanté pour les foules. On se souviendra du barde des *Chansons de chez nous*. Certains sont dans toutes les mémoires : La Ronde des Châtaignes, les Gâs d'Morlaix, la Fanchette, le Vœu à Saint-Yves, le Petit Grégoire, Mon Pen-Bas, et ces quatre petits chefs-d'œuvre : la Légende du Rouet, la Chanson du Pâtour, la Cloche d'Ys et l'immortelle Paimpolaise-Arvers n'a laissé qu'un sonnet.

La « Veillée Bretonne » se passe tout naturellement dans un décor breton. Derrière le lit-clos se dissimulait l'accompagnatrice, la très gracieuse et très blonde Alsacienne de Colmar qu'est Mme Botrel. La « Veillée Bretonne » permet d'avoir le chœur au refrain.

Un autre bon chansonnier, Nantais d'adoption, Yves Le Stang, donnait, entre temps, une audition de ses œuvres. Elles rappellent l'art sain et bien portant de Pierre Dupont, dont il semble reprendre la tradition franche et bien française. En duo avec Théodore Botrel, et en breton, Yves Le Stang chanta l'Hymne national armoricain, d'une beauté grave et religieuse :

O Bretagne !
Je t'aime, ô mon Pays !
Tant que la mer en fera le tour
Que mon Pays soit libre.

Cet hymne fut écouté debout. Une bonne part de l'auditoire chantaient avec les solistes. N'était la langue, peu familière aux Nantais, tous eussent fait chœur, comme pour la « Marseillaise ».

Cette brillante soirée se termina aux cris de « Kenavo » : Au revoir ! répétés mille fois par un auditoire vibrant et conquis.

Ed. L. (Phare).

Allocution de M. Jean CHOLEAU Président de la Fédération

Mesdames, Messieurs,

Voici que s'achève dans l'enthousiasme, une « Semaine Bretonne » qui débuta, il faut bien le dire, au milieu de l'indifférence du plus grand nombre.

Cet enthousiasme ne nous étonne pas plus que l'indifférence des premiers jours.

Et vous me permettrez de vous rappeler qu'il y a vingt ans et plus, nous sommes déjà venu en votre vieille ville bretonne, que, voici vingt ans et plus, nous avons semé et qu'aujourd'hui nous récoltons une partie du blé, celui qui tomba sur la terre fertile.

Les jours joyeux de notre jeunesse ne sont plus, mais nous avons retrouvé ici une bonne partie de ceux qui, avec nous, furent les ouvriers de la première heure.

Aussi est-ce à ceux-là que je veux adresser aujourd'hui notre au revoir, en la personne de notre excellent ami Yves Le Stang toujours sur la brèche, toujours très jeune, quoique « tad koz », toujours vibrant, quand il s'agit du vieux pays de ses pères.

Nos remerciements iront à tous ceux qui, à un titre quelconque, facilitèrent en votre cité notre tâche difficile.

Merci donc à Monsieur le Maire de Nantes, dont le souvenir et le dévouement restent gravés en la mémoire des membres du *Gorsedd* et de la *Fédération Régionaliste de Bretagne*, merci à Messieurs les membres de la Municipalité et du Conseil municipal dont la générosité nous fut d'un si précieux secours, merci à Messieurs Rondeau et Caillaud, secrétaires de la Mairie, merci à tous ces modestes employés des services municipaux, à la parfaite courtoisie, à l'obligeance de tous les instants.

Merci, merci à Monsieur Barthe, un méridional plus dévoué que beaucoup de bretons, à la Bretagne, merci à ceux des membres de l'Association des bretonnants accourus ici à l'appel de l'ami Théodore Botrel.

Merci à Madame Barthe, l'excellente diseuse nantaise et bretonne qui fit passer en notre âme un peu du rêve de nos poètes. Merci à M. Redon, mais aussi, mais surtout merci à mon grand ami et compatriote Botrel toujours si dévoué à notre « Fédération », qui vient chaque année nous apporter avec sa parole chaude et vibrante le réconfort de sa présence. Merci à Madame Botrel, qui veut bien honorer cette séance d'adieu de sa présence et nous prouver ainsi l'union de ces terres alsacienne et bretonne marquées toutes deux de l'empreinte des grands saints venus d'Irlande.

Mais, Messieurs, il y a d'autres noms que je ne puis passer sous silence et qui méritent une toute première place : Messieurs les Présidents des grandes associations nantaises qui, par leur adhésion unanime à notre comité de patronage, montrèrent ainsi qu'ils se considéraient eux aussi comme des fils de la mère Bretagne. Merci à nos conférenciers et à nos rapporteurs des séances de travail : par leur compétence, par leur éloquence, ils ont exalté la terre bretonne et

démontré qu'elle est digne de votre estime, si vous n'êtes que des Nantais d'adoption, et de votre amour, si vous êtes bretons par le sang et la race.

Merci aussi à la population nantaise toute entière et plus particulièrement aux membres de la Presse locale et régionale, à son élite intellectuelle, qui suivirent avec une attention soutenue, dont nous leur savons gré, nos séances de travail.

Certains de nos conférenciers vous ont dit, cette semaine, les fastes de votre histoire si intimement mêlée à l'histoire même de la Bretagne, d'autres ont dit vos poètes et vos écrivains, vos historiens et vos économistes, dont les noms font comme une auréole autour de la physionomie si sympathique de votre ville active, de votre terre inspiratrice.

Cette inspiration de la terre nantaise, nous la trouvons chez vos compositeurs, chez vos écrivains, comme chez vos chansonniers.

M. O. de Gourcuff, M. le Cte de Parscau du Plessis vous ont rappelé qu'au travers des temps l'âme populaire du Nantais s'est presque toujours inspirée de l'âme bretonne.

On trouve dans les chansons populaires, dans les bonnes vieilles histoires qui se racontent encore au coin du feu, le nom de Nantes mêlé à tant d'anecdotes, à tant de mélodies du pays breton, voire du pays bretonnant, qu'on ne doute plus après cela que Nantes et ses environs ne soient demeurés au travers des siècles des terres essentiellement bretonnes. Je sais qu'on invoquera contre, ce vernis cosmopolite dû à un commerce international, au développement prodigieux de l'industrie : il n'est que superficiel. Le fond de la population est de même race que nous autres et l'apport considérable et quotidien des régions occidentales ne tend qu'à accroître cette bretonnisation.

Mais, Mesdames et Messieurs, je dépasse peut-être un peu les bornes d'un mot d'adieu.

A d'autres, j'ai laissé le soin de développer ces thèmes. Pour moi, avant de vous dire en deux mots ce que veut la "Fédération Régionaliste de Bretagne", je tiens à vous exprimer la joie qui est nôtre en constatant que votre ville de Nantes est devenue la capitale incontestée de l'ouest français. Notre joie est doublée de ce fait que c'est à une ville bretonne que cet honneur échoit.

Cet honneur, Mesdames et Messieurs, elle le mérite cent fois par le travail opiniâtre et constant de ses ouvriers, de ses industriels et de ses commerçants.

Ville de trocs et d'échanges, admirablement située aux portes mêmes de la Bretagne, Nantes se doit à elle-même de regarder vers l'est, mais elle doit aussi à son passé, à son intérêt, à son avenir, de ne pas oublier l'occident breton.

Le poète Anatole Le Braz, notre conférencier de lundi soir, termine sa « *Chanson de la Bretagne* », hymne magnifique et désespéré à une Bretagne qui ne peut mourir par ces vers :

« La Bretagne, hélas, roule et tangue, comme un navire avarié,
« Priez pour elle dans la langue où pour vous nous avons prié. »

Notre cri ne sera pas, comme celui du poète, un cri de désespérance. Mais, j'ai le devoir de dire, ici, devant tant de Bretons assemblés, devant tant d'hommes éminents qui "pourraient s'ils voulaient"

que chez nous, il reste beaucoup à faire pour que soit soudé plus fortement le lien qui unit les fils d'une même race.

Peut-être, à notre décharge, pourrions-nous invoquer que la Bretagne est un pays de petite industrie, de petite culture et que nous ne pouvons espérer les magnifiques réalisations d'autres pays.

Mais, pourtant, par l'union de tous les efforts, il doit être possible de créer des mouvements intéressants, comme ce mouvement régionaliste breton vieux de plus de vingt-cinq années, précurseur du mouvement régionaliste français.

Pourquoi, à côté des groupements professionnels, patronaux et ouvriers, parfois trop égoïstes, ne verrions-nous pas se répandre des associations aux buts généraux, où seraient défendus d'autres intérêts ; les intérêts de la terre natale, les intérêts de la famille bretonne, glorieuse entre toutes les familles de France. Car n'est-il pas vrai de dire que la famille est la base de la cité, la base même du régionalisme. On l'a justement écrit : la région est surtout une race, une famille dans le plus complet degré de son épanouissement.

Sur ce point, nous sommes nous autres bretons très en avant et très en retard. Et pourtant, quel pays plus que la Bretagne peut se montrer fier de son expansion prodigieuse, elle qui accroît sa population d'un tiers en un siècle, fier des 250.000 morts de la grande guerre, dont le sang imprègne le sol gaulois, de Dixmude à l'Alsace.

Mais, les Bretons ignorent la force expansive de leur race. Cette force repeuple tout le nord-ouest de la France. Il ne faut pas qu'elle soit gaspillée au gré des caprices ou des intérêts électoraux d'un ministre d'un jour.... Scientifiquement, elle doit contribuer au repeuplement des terres désertiques les plus proches... les expériences passées sont concluantes, une expérience de plus serait désastreuse...

Dans la poursuite des moyens propres à réaliser en Bretagne et pour la Bretagne, ces réformes sociales indispensables à l'épanouissement de la race, de la famille, nous avons besoin du dévouement de tous ses enfants.

Nous ne nous sentons pas le droit d'en exclure quiconque. C'est pourquoi notre mouvement ne peut et ne doit pas être confessionnel, ne peut et ne doit pas être politique. Nous ne serons pas de trop des 3.500.000 bretons de Bretagne, du Million de Bretons émigrés pour réaliser notre programme.

Il se pourrait, Mesdames et Messieurs, que vous ayez constaté chez nous, parfois, des sentiments de découragement, d'impatience, de doute en la justice, sentiments pouvant nuire à la réalisation de la paix sociale si désirable.

C'est qu'il nous apparaît que cette paix sociale n'existera réellement qu'autant que certains petits peuples, qu'autant que certaines petites races, et le peuple breton, et la race bretonne sont de ceux-là, n'auront pas obtenu ou conquis les droits que légitimement, on ne peut leur refuser.

De ces droits, je n'en voudrais citer que trois :

Le respect de la langue bretonne.
Le respect de l'intégralité territoriale.
Le vote familial.

Le respect de la langue ?

Non par un respect théorique, celui qu'on éprouve devant de vieilles et vénérables reliques. Mais, un respect qui facilite l'évolution, le perfectionnement, l'enseignement de l'une des plus vieilles langues d'Europe et en assure la transmission orale et écrite aux descendants des Bretons d'à présent.

Le respect de son intégralité territoriale ?

La Bretagne est, faut-il le répéter, un tout ethnique, géologique, géographique, historique, économique. Ce tout renferme en lui-même toutes les conditions de vitalité exigées des nations.

Pays libre, la Bretagne aurait depuis longtemps débordé les frontières imposées par des guerres malheureuses. Elle posséderait une politique de la population, une politique de l'émigration, une politique sociale, une politique économique. Elle aurait sa politique de la Terre devant l'Industrie et celle-ci ne se présenterait peut-être pas à nos yeux comme elle se présentait tout récemment aux auditeurs des " Semaines sociales ".

Partie intégrante de la France, que demande la Bretagne ?

Tout simplement à n'être pas l'éternelle sacrifiée, elle qui, si souvent, se sacrifia pour les autres, jusqu'à l'héroïsme.

Or, chaque fois que la Bretagne présente ses revendications aux dirigeants, elle se heurte à une inertie tenace et le choc des intérêts en cause creuse toujours un peu plus un fossé que nous voudrions combler.

Vous nous aiderez, Mesdames et Messieurs, à faire que ce fossé disparaisse, en contribuant à accorder à la Bretagne ce qu'elle a le droit de revendiquer :

L'enseignement de sa langue.

L'intégralité de son territoire.

Le vote familial, dont Lamartine disait : « Pour la Bretagne, le vote familial ne serait que justice ».

.

Les revendications que nous vous soumettons ne nous sont pas particulières, elles nous sont communes avec la Flandre, l'Alsace, les pays basques, la Provence, avec tous ces pays qui constituent la ressource suprême de la France. Celle-ci a par suite, le devoir de les satisfaire, ne serait-ce que dans son intérêt immédiat, mais aussi parce qu'elle se doit de justifier son titre de défenseur des faibles et de champion du Droit et de la Justice.

DU SENTIMENT ARTISTIQUE EN BRETAGNE

Par Mme Mathilde DELAPORTE

(Suite)

Mais ceci me conduit à l'art religieux.

Je ne puis songer à vous énumérer tous les beaux monuments religieux de notre province religieuse entre toutes, ni vous parler de toutes les églises de Bretagne ou de tous les clochers du pays des clochers à jours. Ces clochers sont une trouvaille régionale et sont nés du Finistère ; mais tous les autres clochers, admirables aussi, ils sont légions dans la péninsule :

Mûres de granit au-dessus des innombrables nefs de la contrée pieuse et marine : de Saint-Malo à Nantes, de Brest à Auray, de Rennes à Quimper, de Saint-Pol-de-Léon à Pontivy, de tous les points, s'élançant vers en-haut ces multiples jets de pierre ; flèches d'amour du cœur des églises, et, si différentes de celles-là que les Gaulois décochaient jadis contre le ciel, celles-ci sont projetées par l'adoration. Dieu lorsqu'il regarde la Bretagne doit se dire qu'elle a groupé chez elle, pour lui, toute une flotte de hauts et de riches vaisseaux.

Les clochers à jour parsèment le Léon. La flèche de Saint-Pol : le Creisker, est de toutes, la plus belle. Vauban déclarait qu'elle était le plus prodigieux morceau d'architecture du monde. Charles Géniaux, dans une de ses intéressantes études sur la Bretagne, nous dit que le breton de ce pays battu par les vents a imaginé ces tours ajourées, pour, qu'étant plus perméables à la tempête, elles lui fussent plus résistantes ; je crois surtout que le plus idéaliste des Bretons, le léonard, a rêvé, en creusant les pierres de ces tours, d'enclorre un peu de ciel en leurs flancs.

Je vais vous décrire une église qui est de mon petit pays encore ; elle est d'ailleurs une des plus belles de Bretagne, et celle que je connais le mieux l'ayant visitée tant de fois : je veux dire Notre-Dame du Folgoat.

Elle s'érige sur une pauvre petite bourgade, plate de sol et sans beauté, sans pittoresque même ; mais le contraste de cette pauvreté sans grâce avive encore l'éclat de cette merveilleuse bâtisse.

L'église du Folgoat s'élève en face d'un Doyenné à l'intéressante façade de gothique et qui date de 1422. De cette haute église on voit de loin le haut clocher (il a 53 mètres) création ajourée et gothique du XV^e siècle, qui dresse au-dessus de deux grandes baies sa flèche hérissée de crossettes et qui est portée, lancée pourrait-on dire, par deux galeries faites de découpures et des mille détails de l'ornementation ogivale. A côté de cette tour principale est une autre bien plus basse dans le style, ici dépareillé, de la Renaissance et qui avait été conçue autrement par les premiers architectes.

Sous cette mâture élevée, s'étale le bâtiment.

Il y a ici tant à admirer, la variété de l'ornementation est telle, dans cette immense masse de pierre brodée, qu'on s'émerveille au hasard de la découverte, et sans se figer dans la suite d'un ordre trop sec, auquel ne saurait s'adapter l'enthousiasme qui s'échauffe devant cette effusion d'art.

Le grand portail ouvragé, dais somptueux qui était porté par de fines colonnettes, a été détruit par la Révolution. On entre maintenant dans l'église directement, par une porte à deux baies, au-dessus de laquelle se trouve un bas-relief en pierre de Kersanton représentant l'Adoration des Mages. Ce bas-relief est d'une expression saisissante de vie vivante, de vie humaine. Les Mages sont costumés en gens du XV^e siècle. On s'attendrit devant le geste effectueux de Saint-Joseph, qui, penché sur l'oreiller qui soutient la tête de Marie, saisit de ses doigts un des glands de cet oreiller, mouvement de tendresse incrusté dans la pierre dure. Sur l'ogive de cette porte se déroule une guirlande de choux frisés.

Mais ceci est la façade ouest, l'entrée.

Sur la façade du midi s'avance le fameux porche des Apôtres. Ici la sculpture gothique, nous dit Monsieur de Coëtlogon, y a déployé ses merveilleux caprices : Chaque feuille se détache au plein relief et ne se tient que par ses extrémités ; la main peut la saisir dans toutes ses parties, et, dans le creux que laisse la guirlande, la tige serpenté gracieusement. Là se voient des anges, des dragons, des insectes ; il y a un colimaçon dont on suit la trace sur la feuille.

Voiez, Mesdames et Messieurs, cette gentille familiarité à la fois gothique et bretonne. Le breton qui se laisse si facilement pénétrer par l'idéal veut par échange le pénétrer aussi, lui prêter un peu de lui-même et de ce qu'il trouve en sa vie de chaque jour. Ce petit colimaçon de pierre du porche de pierre des grands Apôtres le familiarise avec eux et aide ainsi à sa prière.

Sous le porche, les douze statues des compagnons de Jésus, de taille naturelle, se séparent l'une de l'autre par des attributs et des expressions différentes. La niche est faite d'un soubassement et d'un dais du travail le plus exquis ; tout cela est en pierre. Séparé de l'église, en face du porche des Apôtres, est un petit calvaire de pierre composé des personnages de la Passion. Il faut remarquer l'air désolé de la Vierge ; ses joues sont inondées de larmes sculptées ; ici le granit pleure vraiment.

À la façade est, les contreforts sont très saillants ; il faut s'arrêter devant la ciselure des lancettes des bouquets de mauve et des choux frisés. Des moines soutiennent les arcatures, figures de l'époque caricaturées par la verve railleuse du sculpteur. Enfin s'épanouit la splendide rosace, la plus belle avec celle de Saint-Pol-Le-Léon des rosaces d'églises de Bretagne. Sous elle s'enfonce un bassin de pierre. Là venait se baigner Salaün le Fol qui du temps où se battaient Blois et Montfort ne sut que prier la Vierge Marie.

« Ave Maria, ô ô ô » disait-il indéfiniment en se balançant aux branches des arbres de la forêt qui couvrait alors son pays. Il ne disait pas autre chose et se trempait dans la fontaine. Mais la Vierge tant aimée par lui fit à sa mort un miracle. On vit un lis sortir de sa tombe et qui portait de la bouche de celui qu'on nommait l'Innocent. Ce miracle provoqua l'érection de cette splendide église qui commença vers 1350 fut terminée en 1419 :

« Bienheureux les cœurs simples » dit ce somptueux monument du Folgoat.

La quatrième façade, celle du Nord est beaucoup moins ornée. Là ce devait édifier l'autre branche du transept qui ne fut point construite et ainsi l'église semble comme avoir une aile brisée.

Maintenant que nous en avons fait le tour, pénétrons dedans.

Tout est sombre d'abord, et, comme on fait, pour mieux voir en soi-même, chassant la lumière extérieure du regard en fermant les yeux, il semble que cet édifice gothique nous dise : « Vous verrez mieux en dedans si vous voyez moins en dehors ». Le beau n'émerge que peu à peu du fond de cette obscurité ; mais en dedans tout est splendide. Il y a là bien peu de bois, le moins possible. C'est le règne de la pierre, de la pierre de Kersanton, ce granit si dur, au grain si fin, et d'une coloration d'un gris foncé et violet presque noir. Cette pierre est amenuisée, ajourée et brodée comme du linge d'église.

La grande nef est partagée en deux par le jubé qui est merveilleux de légèreté et d'élégance. Il y a peu d'églises à jubés ; encore les plus célèbres de France ne sont-ils qu'en bois. Ici le jubé de pierre se soulève, se détache aussi finement qu'un voile et il est si ajouré que presque pas plus qu'un voile il ne masque l'autel ; en ce jubé l'art et l'habileté pleine d'émotion du sculpteur se sont donnés une fête sans égale.

Les bénitiers, les petits autels de pierre, les arcades légères qui au-dessus relient ce jubé aux piliers de la nef, tout se déploie, s'épanouit, se creuse, se renfle, se mouve dans une ravissante allure. Trois nefs traversent la longueur de l'église et sont soutenues par des colonnes du même granit sombre, évidées en fines petites colonnettes. Quatre beaux autels sont placés le long de l'abside. Ils sont en pierre, toujours, avec leurs façades à arcatures séparées par des petits piliers terminés en clochetons. L'autel du milieu est simplement en bois supportant la Vierge miraculeuse, il n'est vraiment pas digne de la Dame du lieu.

La Vierge du Folgoat est et fut l'objet de la vénération de toute la Bretagne. Devant elle vinrent s'agenouiller de hauts et puissants seigneurs et s'y agenouilla aussi la reine Anne.

Les vitraux qui racontent l'histoire de Salaün l'Innocent n'ont rien de remarquable ; les anciens vitraux furent brisés par la Révolution.

Si je n'avais parlé déjà trop longuement et ne vous avais ennuyés peut-être je vous parlerai encore des calvaires dont beaucoup furent célèbres en Bretagne et dont je cite en passant ceux de Guimiliau et de Plougastel ; aussi des arcs triomphaux sous lesquels passait la foule des pauvres paysans ; on n'éleva ceux-ci seulement que vers le XIII^e siècle ; il y en a un fort beau à St-Thégonnec, un autre à Notre-Dame de Châteaulin. Je passe vite aussi sur les bannières et les croix de procession. Les belles bannières furent nombreuses en France et en Bretagne. Les plus anciennes de France remontent au XIII^e siècle ; Deux des plus vieilles que possède la Bretagne sont du XVII^e seulement. Dans les plus remarquables se placent celles de Dirinon, Guimiliau, Peneau, Lampaul et Plouguerneau. Beaucoup de ces bannières sont des chefs-d'œuvre de grâce et d'ingéniosité dans la disposition des broderies d'or, d'argent et de soie de couleur dont les couvraient ces artistes inconnus qui avaient un sens si curieux de la décoration.

Nos croix processionnelles les plus anciennes sont du XV^e siècle ; elles sont en argent ou vermeil ; la plus vieille de toutes est à Plouguerneau.

La statuaire naïve de toutes nos vieilles églises ou chapelles a produit des chefs-d'œuvre de grâce naturelle. Il y avait pour les églises importantes des imagiers attirés, qui possédaient les principes de

leur art, et avaient assez d'érudition pour s'épargner les erreurs les plus grossières.

Au-dessous de ces artistes, dit Charles Géniaux, il se trouvait aussi de pauvres tailleurs de pierre ou de bois, imagiers occasionnels que la commande d'un curé de campagne travestissaient en sculpteurs. Ceux-là créèrent souvent des œuvres d'un goût un peu barbare, mais leur foi, leur naïveté véritable, et aussi ce sens de sculpter qui est dans la race, donnèrent à leurs ouvrages, malgré d'inévitables erreurs de proportions, une sincérité d'expression d'une originalité très savoureuse.

Les ossuaires mériteraient que nous nous y arrétions. Ils furent multiples chez notre peuple où le respect des morts est si grand; ils formèrent de véritables petits temples pour les anonymes reliques des défunts qui y entremêlent leurs ossements. Mais il nous faut passer.

Mesdames et Messieurs, nous venons de faire une évocation quoique bien sommaire, des richesses artistiques que nous a léguées le passé de notre Bretagne. Nous en avons surtout dénombré les splendeurs architecturales et sculpturales, puis les fastes de l'ancien mobilier, la grâce des danses, la variété des costumes, l'originalité des vaisseaux et ustensiles domestiques. Vous remarquerez surtout qu'en tout cela il s'est agi d'un art presque anonyme, et que l'on ne peut mettre sur toutes ces choses nom d'auteur. Le sentiment artistique du peuple breton se manifeste ainsi de façon plus probante. Puisque le beau se trouve partout répandu chez lui, c'est que les artistes y furent nombreux et que tout le peuple aimait leurs œuvres. Un peuple qui aime le beau provoque la masse de ceux qui l'exécutent. C'est toujours l'histoire de la demande et de l'offre. Il semble que de ces beautés-là notre population d'Armorique fut comme affamée. Mais enfin il n'est point que le passé si beau qu'il soit; nous vivons le présent et préparons l'avenir.

Examinons le présent. N'aimons-nous plus l'art en Bretagne? manquons-nous d'artistes?

Les arts se sont maintenant plus séparés; chacun a d'avantage son département. Les artistes ne coopèrent plus en masse à de longs travaux d'ensemble qui ne sont plus anonymes; chaque exécutant signe son œuvre. Les temps modernes ont passé chez nous comme ailleurs; plus lentement certes, et se retournant sans cesse comme pour recevoir les enseignements anciens; mais enfin ces temps sont venus. Examinons-les ensemble.

Commençons par cet art principal, un des plus humains parce qu'il traduit plus complètement la pensée humaine et le songe humain, et dont je n'ai point parlé jusqu'ici: L'art littéraire.

Depuis le siècle dernier l'expression en fut marquante chez nous. Le vicomte de Chateaubriand, préparant avec "René" une période nouvelle pour toute la France, y fut le père du romantisme. Ecrivain de la plus large envergure, il est dans les tous premiers des grands prosateurs français et porta au sommet la gloire des lettres bretonnes.

Il reste une fleur somptueuse du terroir breton; tout nourri de sa sève et de son rêve, son grand rêve, le rêve éternel d'Armorique, il en berça l'âme française; il en imprégna tout le XIX^e siècle; il lui rendit cette nostalgie sacrée de l'ailleurs, de l'au-delà qui avait comme abandonné le XVIII^e, et dans un admirable style le consacra.

Renan, grand artiste et styliste merveilleux aussi; dilettante de génie mais dilettante, quoiqu'il semble par instant comme dilettante malgré lui, et qu'il brûle de l'encens sur l'autel dont il a soufflé les cierges; sceptique, mais comme malgré lui aussi, car souvent son style ardent dément sa pensée; sa phrase est croyante en même temps qu'elle nie; elle adore en même temps qu'elle renie; jamais Renan n'eût le ricanement d'un Voltaire. De ce prêtre manqué dont l'ironie parfois se fait mauvaise, le cœur se retourne souvent vers l'autel. Chrétien néfaste cependant, et qui détestablement a essayé de découper le Christ de l'aureole divine dont nul ne peut le dépouiller; il reste au point de vue du style l'un des plus grands.

Lammennais, révolté farouche des lois de l'église catholique, s'exprime aussi dans un langage tout vivant de passion sombre et se place sur les sommets littéraires.

La Bretagne sait écrire. Je ne puis ici qu'énumérer encore quelques-uns des noms les plus en vue de notre littérature du siècle dernier: Villiers de l'Isle Adam (natif de St-Brieuc où s'érigea son buste) et fit grande figure, à la fois aristocrate et bohème des lettres; Tristan Corbière le truculent poète de Morlaix avec son père Edouard, Elisa Mercœur de Nantes; Brizeux surtout qui fut en poésie le premier de chez nous, Brizeux l'adorable poète de « Marie » qui en quelques simples idylles édifica le code de l'amour breton; et dans sa grande épopée « les Bretons » chanta sur un ton d'antique simplicité les mœurs poétiques de ses compatriotes. Le nom de Brizeux est partout synonyme de Bretagne car « Bretagne est poésie ». Il écrivit aussi dans la langue celte.

A Hersart de la Villemarqué la Bretagne est redevable de la grande gloire que lui a procuré la publication de nos chants populaires dans le « Barzaz Breiz » où il se montra à la fois collecteur et auteur. La publication de ces chants qu'il avait recueillis avec tant de patience et de pieux dévouement excita l'émerveillement des écrivains de France, Georges Sand, en autres, en fut une admiratrice passionnée; et elle écrivit que, par ces chants populaires, la Bretagne se plaçait à la hauteur des nations qui s'élevèrent le plus en poésie.

Beaucoup d'autres excellents écrivains bretons, poètes et prosateurs, honorèrent le XIX^e siècle. La Bretagne littéraire vit toujours. Nos écrivains vivants encore sont nombreux et, plusieurs d'envergure:

Anatole Le Braz, grand conteur et romancier, poète, conférencier délicieux, vraiment charmeur, à une verve inlassable et généreuse, tous le connaissent en Bretagne; tous l'aiment; il n'a chez nous que des amis. Ecrivain idéaliste et enthousiaste de son pays, ne voulant regarder que les belles faces de l'âme bretonne, il a fait connaître et admirer sa vieille Armor jusque dans les Amériques.

Charles Le Goffic est son émule; plus romancier que conteur, plus réaliste et classique que romantique, plus observateur qu'enthousiaste, sa manière est d'une sobriété pleine de style, et ses traits sont gravés comme par un burin très artiste. En poésie il se montre d'ailleurs sous une toute autre face, et il est en ses vers, doux, tendre et mélancolique à souhait.

Frédéric Guyader, spécialement dans sa "Chanson du cidre" et dans "l'Ere bretonne", s'est affirmé poète de grande marque. Il a un haut sens de la poésie épique; il a aussi un verbe abondant, nerveux, et comme rabelaisien. L'avenir dégagera de cette œuvre forte mais touffue les morceaux de grande maîtrise.

Et Botrel dont le nom est synonyme de chanson, qui a porté partout la chanson bretonne en France et hors de France, et que tous les pays applaudissent. Botrel que tout le monde connaît, et connaîtra, car il a tracé la place, et il laissera la trace de sa « Bonne Chanson ».

N'est-il point juste de donner leur place aux femmes ? Marie Allo, en trois volumes de poèmes (dont un de contes en vers) a fait preuve d'une véritable maîtrise et d'une sûreté de métier tout à fait rare. Poète plastique, mais dont le sentiment poétique est toujours d'une parfaite limpidité, elle a atteint dans les poèmes élégiaques qui terminent son dernier livre « Les Fontaines », à une émotion si fraîchement sincère qu'elle fait un petit bijou littéraire de cette courte élégie. Marie Allo s'est montrée conteur, alerte et vigoureuse dans son livre « Bretons d'après Nature » qui eut un succès si franc.

Jeanne Perdriel-Vaissière, bretonne par alliance, est une poétesse de talent consommé et de réputation acquise. Sa poésie a un accent chaleureux ; son art est précieux et sûr. Eprise des beautés de nature elle sait en donner une impression vivante et parfaite, surtout en son volume dernier « Le Toit sur la hauteur ».

Et la jeune Marie-Paul Salonne à qui le succès a si tôt souri ; il continuera de lui sourire, à cause de l'abondance et de la simplicité charmante d'inspiration dont elle fit preuve dès ses débuts.

Beaucoup d'autres écrivains de vrai talent doivent être cités dont : Auguste Dupouy, Jean des Cognets, Eugène Le Mouël, Charles Géniaux le romancier, Joseph-Emile Poirier poète vigoureux et sincère, inégal de souffle mais qui atteint souvent, dans une grande fermeté d'accent, à une vraie hauteur poétique.

Et en Loire-Inférieure, Alphonse de Chateaubriant dont les deux romans « Monsieur des Lourdines », et « la Brière », par leur parachèvement, leur originalité d'inspiration et la beauté étudiée du langage, tranchent sur la production trop souvent plate, hâtive ou incohérente du roman en vogue actuellement.

Nous avons aussi d'excellents poètes qui en ces dernières années ont écrit des poèmes en langue bretonne, notre vénérable et expressive langue bretonne : Jaffrennou, le barde qu'admire toute la Bretagne bretonnante et autre, Calloc'h, dont l'élévation d'âme et de pensée est si grande.

La peinture a été, ce me semble, moins cultivée en Armor que l'art littéraire, et la Bretagne a été plus peinte qu'elle n'a peint. Cependant là encore notre patrie a fortement apposé sa marque. Au milieu de nos peintres du passé je retiens le nom de Yann d'Argent, de Landerneau, dont j'ai vu à Brest, Quimper et Plondalmezeau de grandes toiles poétiques et fantastiques où il a illustré originalement, et dans des tonalités grises et argentées, les songes de l'Armorique, « La Mort du dernier barde » entre autres, est d'un impressionnant effet et fait rêver longuement.

Nos écoles de peinture actuelles deviennent très florissantes et, dirigées par des artistes de haute valeur, elles ont dégagé des talents neufs et vigoureux qui se placent en évidence dans l'art français. Notre Lemordant entre autres, gloire de l'art pictural breton, à la fois héros et grand artiste, est justement célébré par la Bretagne et la France toute entière. Il a comme saisi et rendu par la couleur vigoureuse et le dessin expressif de ses toiles peintes à Penmarc'h, tout ce que vraiment l'on peut saisir et rendre de l'âme d'une race et d'un pays.

Il faut citer encore parmi les grands artistes avec Ronsin, Maxencé, Fougerat, Désiré Lucas, le paysagiste Meslé et quelques autres de chez nous.

Quant à la sculpture, elle est pour ainsi dire notre art national ; le Breton, comme la mer de ses côtes, aime user, pénétrer, ciseler la matière dure, bois ou pierre. Une légion de sculpteurs s'y lève encore, attaquant chêne et granit et qui est un de nos espoirs nationaux. Ces sculpteurs sauront faire nouveau sans renier les inspirations ancestrales ; la Bretagne est le pays de la variété. Qu'ils soient les serviteurs du beau : il a tant de faces ! et qu'ils restent très bretons.

Des noms de sculpteurs arrivent sous ma plume parmi tant d'autres, ils indiquent d'incontestables talents : Renaud, Quillivie, Boucher, Bourdelle, Beaufils.

Pour ce qui est de l'architecture moderne, j'espère aussi en l'ingéniosité de notre province. Mais là, le passé fut si somptueux qu'il semble avoir dit le dernier mot. On m'apprend que le monument des morts de Sainte-Anne d'Auray sera d'envergure, et nous promet de la beauté architecturale et sculpturale. Il faut du temps pour cet achèvement. Attendons et espérons...

La musique bretonne, populaire et ancienne, composa des airs touchants et originaux ; des musiciens compétents en ont déclaré les rythmes très curieux. Ces vieux airs ont été harmonisés par Bourgaull-Ducoudray qui fit tant pour cet art en Bretagne. Citons avec lui quelques-uns de nos meilleurs compositeurs actuels : Charles Collin, Guy Ropartz, Paul le Flem, Jean Crass, Ladmirault.

J'ai aussi à évoquer le nom de Victor Massé né à Lorient et mort en fin du siècle dernier.

Tout ceci est bien succinct, et c'est comme en courant que je signale. Qu'on me pardonne si j'ai eu d'injustes oublis.

J'ai essayé de faire le tour de mon large sujet et je regrette d'y avoir été forcément trop incomplète.

Il me reste à remercier maintenant ceux qui sont venus m'entendre et à remercier encore la Fédération Régionaliste avec son aimable Président Monsieur Jean Choleau. Celui-ci essaie de tant de façons et avec succès de servir la cause bretonne : par la plume, par la parole, commercialement aussi, car il fait servir ses ateliers aux fabrications d'anciens tissus bretons. Je remercie aussi Monsieur l'Abbé Bossard du Clos Président de la Section des Beaux-Arts, où il déploie sa compétence si précieuse de savant et d'écrivain. Sa conférence si intéressante de ce matin en est une preuve nouvelle.

Cette ville de Nantes je veux aussi redire combien toute la Bretagne en est fière. Si j'ai trop parlé ici de Basse-Bretagne c'est que j'en suis, donc que je la connais mieux, et qu'elle m'aide à comprendre cette Loire-Inférieure qui est aussi la Bretagne.

On reprochait un jour à Victor Hugo d'avoir trop parlé de lui dans ses ouvrages, il répondit : « Ne comprenez-vous point qu'en vous parlant de moi je vous parle de vous... »

M'autorisant d'un exemple si illustre ne puis-je point dire qu'en vous parlant de Basse-Bretagne je vous ai parlé de toute la Bretagne, où tous nous sommes, n'est-ce pas, même ment bretons ?

MATHILDE DELAPORTE.

LE SOURIRE DE L'ÉTANG

Il longe l'étang le sentier flâneur,
Fragé par les pieds du pêcheur de truites,
Qui, jamais lassé des vaines poursuites,
Rêve au poisson, comme on rêve au bonheur.

Rien qui le limite et rien qui l'isole,
Fossés ni talus n'ourlent le sentier,
Mais, très souplement, le recouvre entier,
Aplatie au ras du sol, l'herbe molle,

L'herbe longue, et qui s'étire et se perd
Dans le fouillis clair des plantes légères,
Des fleurs de l'étang, demi-étrangères
A ce champ voisin de sarrazin vert.

Mon Dieu ! je voudrais dire - oh ! comment dire ?
Tout l'enchantement de mes yeux ravis,
Quand, assise au bord du sentier, je vis,
Ainsi qu'un ami l'étang me sourire.

Un souffle furtif a fait trembler l'eau,
Un rayon jailli du ciel la traverse :
O joie et frisson que le baiser verse,
Dans une âme à qui l'amour est nouveau.

La couleur du ciel est tombée en pluie,
En gouttes d'azur, en myosotis,
Si ronds, si bleus, si clair et si petits !....
Mais la libellule au vol droit, en fuite,

Qui glisse le long des joncs onduleux,
Est encor plus bleue... et son corps si frêle,
Son aile impalpable, immatérielle,
Ne sont que des feux, rien que des feux bleus !

Dans le friselis de l'eau qui se ride,
La truite au parfum de fleur, a sauté,
Mais, où disparut son corps argenté,
Brillent maintenant des bulles limpides,

Et, par les yeux doux des myosotis,
Les souffles de l'eau qui montent en bulles,
Les éclairs vivants de tes libellules,
O mystérieux étang ! tu souris...

Marie ALLO.

✦ PENSÉES ✦

(Suite)

16

Les gens médiocres sont heureux : ils ne sont ni discutés ni méconnus.

17

S'ils n'avaient leur dédain, que de gens ne sauraient prouver qu'ils se croient quelque chose.

18

Il y a dans la vie une infinité de joies que l'on dédaigne injustement parce qu'elles viennent toutes seules comme les fleurs des champs et que tout le monde peut les cueillir.

19

Certaines âmes nous inquiètent et nous éloignent, comme ces maisons fermées, dont on n'a jamais vu le propriétaire.

20

On n'est libre ni de donner, ni de reprendre son cœur.

21

Beaucoup d'orgueilleux ne tiennent pas à être grands, il leur suffit d'en avoir l'apparence.

22

N'aimer que parce qu'on espère être payé de retour, ce n'est plus donner son cœur, c'est chercher à en tirer profit.

23

On donne sa pensée avec son cœur.

24

Tout homme a eu dans sa vie des heures qui ne passeront qu'avec lui.

25

On peut dédaigner son village, on prise toujours le rang qu'on y occupe

26

Un homme sans aucune passion ne saurait être en toutes circonstances absolument juste, puisqu'il est presque inaccessible à l'enthousiasme.

27

La mort frappe, l'oubli achève.

E. BLIVET.

LES BRETONS EN DORDOGNE

LES CULTIVATEURS BRETONS REÇOIVENT UN AUMONIER

M. l'abbé Lanchès, vicaire au Relecq-Kerhuon, est nommé aumônier de la colonie bretonne du Périgord.

On sait que 200 familles de chez nous se sont fixées là-bas pour cultiver une terre abandonnée.

Nul choix ne pouvait être plus heureux que celui de M. l'abbé Lanchès. Plusieurs voyages effectués en Dordogne lui ont permis de bien connaître les familles qui s'y sont implantées et de se renseigner parfaitement sur leur situation économique et morale. Disons mieux : M. Lanchès a négocié au nom de l'Office Central, avec les propriétaires locaux, la plupart des contrats de métayage et de fermage dont bénéficient nos émigrés. Très versé dans la connaissance des besoins ruraux et des remèdes appropriés, il saura organiser nos compatriotes pour la défense de leurs intérêts économiques. Prêtre aussi instruit que zélé, il maintiendra vivante dans cet îlot breton la foi chrétienne, honneur et force de notre Armorique.

D'après le « Nouvelliste de Bretagne » 1^{er} Août 1925

Note pour les Bureaux des Sections

Messieurs les Présidents des bureaux de section sont priés d'adresser au plus tôt à M. LOEIZ HERRIEU, secrétaire général de la F. R. B. à Kerneue ST-CARADEC-HENNEBONT, les rapports de leur section sur les travaux de l'année et sur les concours de 1925. Ils seront publiés aux prochains bulletins

Ils sont invités également à préparer leur projet de concours pour 1926. A envoyer à la même adresse avant le 31 Décembre 1925.

Les bureaux des sections *des Beaux Arts*, de Langue bretonne, devront nous adresser au plus tôt leurs rapports et leurs notes sur la participation bretonne à l'Exposition des arts décoratifs et aux Salons de 1925, sur la circulaire de MONZIE relative à l'interdiction de l'enseignement de la langue bretonne, d'une façon générale sur tous les faits, sur toutes les questions de leur ressort.

Le « Réveil Breton » reprendra à partir du prochain numéro — qui sera mis incessamment sous presse — sa forme habituelle.

LI BUREAU.

Les prochains numéros du « RÉVEIL BRETON » publieront :

MATHILDE DELAPORTE : Veillir, c'est changer, poésie. — CHARLES BELLENGER : L'Œuvre accomplie par les groupes bretons de Haute-Normandie. — JEAN CHOLEAU : La culture et l'industrie du Lin en Bretagne. — HUET : L'Action de l'Amicale des Enfants de Bretagne de Toulon. — O. DE GOURCUFF : Nantes Bretonne, souvenirs et impressions. — LE BERRE : Le « Foyer Breton » de Chantenay. — A. DURAND : La Valeur économique de la région nantaise. — Cte PARSCAU DE PLESSIS : Le Folklore du Pays Nantais. — X... : D'un soldat breton du Front à deux inconnues. — JEAN CHOLEAU : Métiers et Industries de Bretagne avant 1914. Etc. etc...